

MUTINERIE EN MER

4^e Année. — N° 303. Le Numéro : 15 Centimes. Samedi 15 Mai 1875.

ABONNEMENT
En av. heb. 3 mois,
Quimper. 10' 0' 5' » »
Finistère. 10' 9' 5' 50
Hors dep^s 20 10 0 » »
Les abonnements partent
des 1^{er} et 15 de chaque mois.
Le prix en est exigible d'a-
vance.

LE FINISTÈRE

TARIF DES ANNONCES
la ligne
Annonces judiciaires 20°
— diverses.. 20
Réclames..... 30
Les annonces sont reçues
aux Bureaux du journal. Elles
doivent être déposées la veille
de la publication.

Journal Politique paraissant le Mercredi et le Samedi.

UN DRAME EN MER. -- On mande de Plymouth, à la date du 3 mai, que le schooner le *Jefferson Borden*, de Boston, vient d'arriver. Le capitaine raconte qu'il y a dix jours, une mutinerie a éclaté à son bord. C'était pendant le quart de nuit. Trois matelots, un américain, un français et un russe attaquèrent le premier lieutenant, et après lui avoir fendu le crâne avec un épissoir, jetèrent son cadavre par-dessus bord. Ils avaient eu soin de bâillonner un mousse et de lui bander les yeux. Le second officier fut à son tour saisi par les mutins et jeté vivant à la mer. Les trois misérables se dirigèrent alors vers la cabine du capitaine. Mais le mousse était parvenu à se débarrasser du bâillon et criait : Au meurtre !

Le capitaine éveillé par les cris se leva, saisit deux revolvers et attendit de pied ferme ses assassins. Il fit feu et les blessa tous les trois, dont l'un mortellement ; on trouva le corps percé de sept balles. Les deux autres, blessés légèrement, furent immédiatement jetés dans les fers. Le capitaine avait sa femme à bord ; sans les cris du mousse, ils eussent été assassinés tous les deux. Le premier navire qui passa à portée de la voix fut hélé et des matelots furent mis à la disposition du capitaine. Mais la mutinerie était apaisée, et les révoltés survivants sont aujourd'hui entre les mains de la justice.

THE MUTINY

Un correspondant du Central News qui s'est rendu hier matin à bord du JEFFERSON BORDEN, près de the Nore, fournit les informations suivantes au sujet de la mutinerie dont le Times de mardi a rendu compte.

Le JEFFERSON BORDEN, un trois-mâts goélette, commandé par le capitaine William Patterson, a quitté la Nouvelle-Orléans, puis Boston, pour l'Angleterre, avec une cargaison de pétrole, au début du mois de mars. La femme du capitaine, son frère, Corydon F. Patterson, comme premier lieutenant, et son cousin, Charles H. Patterson, comme second lieutenant, étaient à bord. Avant que le navire ne quitte la Nouvelle-Orléans, un appel a été lancé pour recruter de nouveaux équipiers et un prix de 20 \$ par homme a été offert.

Trois hommes, tous originaires d'un foyer d'hébergement pour marins tenue par un homme nommé Buckley, se sont portés volontaires pour le service, et avec ce complément au nombre restant de son ancien équipage, le navire a pu quitter les États-Unis. Le capitaine rapporte que peu après le départ du navire de Boston, à la suite de la mauvaise conduite d'un homme, Miller, il a été obligé de le mettre aux fers pendant 48 heures. Une entrée dans le journal officiel tenu par le capitaine Patterson montre que le 15 mars, Miller a apposé sa signature en présence de deux témoins pour s'excuser de sa conduite et promettre de s'amender. Cet incident est mentionné simplement dans le but de montrer que les nouveaux venus embarqués à bord du navire n'avaient pas donné une parfaite satisfaction avant la mutinerie. En même temps, il faut dire, par souci d'équité envers les hommes et les officiers, que tout ou partie du ressentiment semblait s'être apaisé bien avant la mutinerie.

Signal Numbers	NAME AND CAPTAIN.	Rate A	Tons.	D. & B.	Draft.	Ma- terial.	Fasting	When Metal'd.	When Built.	Where and by Whom Built.
3390	Jefferson Borden Tra W. Peterson	1 ³	561	2	15	o	c i	9 '73	11 '67	Kennebu'kMe
Port Belonging to	Owner or Consignee.	Dimensions.			Model.	Remarks and Place and Date of Special Survey.		Place and Date when last seen.		
Boston	G. G. Toune & O	142	32	16	M	U C Repe 6, '72		N Y 5, '74		

American Lloyd's Register of American and Foreign Shipping 1875

L'équipage du navire, lorsqu'il quitta Boston, était composé comme suit : le capitaine Patterson, les deux officiers de pont Patterson, le garçon Henry Malhtrends, Jacob Lumber, un Suédois, qui faisait généralement office de timonier, Henry Aken, de Brême, en Allemagne, cuisinier du navire, et les trois hommes blessés, dont il n'est pas inutile de rappeler ici les détails suivants : George Miller est un Finlandais russe, âgé de 33 ans ; le marin anglais, Clew, a été blessé à la tête. Le troisième homme accusé de complicité dans la mutinerie, William Smith, est un Américain âgé de 23 ans. Les trois hommes sont marins depuis un certain temps. Le premier lieutenant, Corydon Patterson, est célibataire et âgé de 30 ans, tandis que le second lieutenant, Charles Patterson, également célibataire, est âgé de 26 ans.

D'après le récit du capitaine et du cuisinier, la mutinerie, qui a fait rage à bord pendant 36 heures, a commencé à minuit le mardi 20 avril. A ce moment-là, le navire se trouvait à peu près à la latitude 23 W., à la longitude 45 N., soit à peu près à 1 heure et demie du matin. 45 N., soit entre 1 000 et 1 200 milles de l'Angleterre. Il semble que les deux officiers de pont étaient morts avant que le capitaine Patterson ne soit tiré de son sommeil. Le second, dont c'était le quart, aurait été frappé par le marin américain à la tête avec une barre de cabestan, et il aurait basculé dans la mer. Cependant, comme les pavois sont très hauts à l'endroit du pont où l'on affirme que le second a été frappé, le capitaine n'accorde guère de crédit à cette histoire. Le second, dit-on, a été réveillé par ce marin américain qui l'a informé de l'extérieur de sa cabine qu'il était huit heures et qu'il était temps de prendre son quart sur le pont. Le second, en sortant de sa cabine, aurait été accosté par Miller, qui portait à la main un énorme boulon de fer. Le malheureux fut projeté sur le pont d'un coup à l'arrière de la tête, et son corps tomba presque sur le seuil de la porte de la cabine de son frère. Le marin suédois qui était à la barre à ce moment-là affirme qu'il a entendu un cri de " Oh, oh " et ces mots, bien que l'on ne suppose pas qu'ils aient été prononcés par le second, auraient pu difficilement venir d'une autre personne. De la position qu'il occupait, le Suédois n'a pas vu ce qui se passait plus vers le centre du pont supérieur. Le corps a été rapidement éliminé, et on dit que les trois hommes ont aidé à le jeter à l'eau par-dessus bord. Il était un peu plus d'une heure lorsque le capitaine Patterson a été réveillé par Miller frappant à la porte.

Le capitaine sort de sa cabine et lui crie de monter sur le gaillard d'avant car un homme s'y est cassé la jambe. Le capitaine est sorti de sa cabine et a remarqué que Miller tenait une main derrière lui. Le capitaine demande : " Qui est blessé ? Miller répondit : " Je ne sais pas ; mais montez." Le capitaine a alors dit : " Où sont les seconds ?" À ce moment-là, Mme Patterson a crié de la cabine : " Ne pars pas, Will ", et en conséquence, il s'est armé d'un revolver. Miller a alors fait sortir le steward de son lit et a

tenté de le faire venir sur le gaillard d'avant. Le steward a alors passé la tête dans la cabine du capitaine et a dit : "Qu'est-ce qui se passe ?", ce à quoi le capitaine a répondu : "Je ne sais pas, les seconds ne sont pas là". Peu de temps après, comme Miller et les deux autres hommes étaient retournés sur le gaillard d'avant, le steward s'avança jusqu'au rouf, où dormaient tous les matelots valides. Il demande une fois de plus : "Où sont les seconds ?". Il n'y a pas de réponse, mais Miller dit encore : "Montez sur le gaillard d'avant et trouvez-les". Mais le steward refusa, disant, aussi catégoriquement qu'il le pouvait, "Je ne vais pas y aller, ne me trompez pas", et retourna immédiatement voir le capitaine pour lui dire qu'il n'y avait aucun signe de ses officiers en chef. Quelques minutes plus tard, les hommes se présentèrent devant la cabine et, constatant qu'ils se préparaient à se battre, le capitaine leur demanda de se soumettre à son autorité. Il apparaît que les hommes ont presque immédiatement commencé à montrer des bouteilles et des boulons, des morceaux de meule et de fer à repasser en direction des quartiers des officiers. Le capitaine a donc tiré avec son revolver et les hommes se sont retirés pour s'abriter dans le rouf. Le rouf contient six couchettes, et ne fait pas plus de 10 pieds carrés. Il est situé au centre du pont supérieur. A l'arrière du navire se trouvent les quartiers des officiers, au même niveau que le rouf, mais au-dessus de ces quartiers, et hors de portée de l'espace de pont qui se trouve devant la cabine du capitaine, se trouve la barre. Au gouvernail, le Suédois est resté sans être inquiété pendant tout le temps que dura le trouble dans le navire. Le loyaliste Mallhiendes n'eut pas cette chance, car avant les attaques du quart, il avait été bâillonné dans sa couchette. Incapable de crier, il a été traîné hors du rouf et jeté dans la cale inférieure du gaillard d'avant. Il y resta quelque temps, s'efforçant, avec succès, d'enlever son bâillon. Après avoir fait du bruit sur le pont, Mallhiendes a grimpé par l'écouille et, dans l'obscurité de la nuit, s'est glissé en toute sécurité à l'arrière du navire et s'est caché dans la partie du navire réservée au capitaine. Il y est resté jusqu'à tard le lendemain, et jusqu'à ce qu'il sorte de sa cachette, le capitaine pensait que lui aussi avait perdu la vie aux mains des mutins. Le garçon lui-même est d'avis que les hommes le soupçonnaient de les observer et d'écouter ce qu'ils disaient, et qu'ils l'auraient assassiné s'ils ne l'avaient pas connu habile dans l'utilisation de la roue, et ils ont donc décidé de le garder commodément caché jusqu'à ce qu'ils aient besoin de ses services. Il a entendu les hommes parler de la richesse du capitaine d'une manière qui confirme la croyance que leur objectif était le pillage des fonds et des bijoux du capitaine. Les hommes blessés eux-mêmes disent que leur seul but était de se venger d'un traitement sévère, mais ils devront le prouver, et dans la mesure où les témoignages du Suédois, du garçon et du cuisinier portent sur cette question, ils ont une tâche très difficile devant eux. Dès que les trois marins se sont retirés dans le rouf, le capitaine n'a pas tiré de nouveau, mais il est entré dans la cabine et a consulté le steward sur ce qu'il devait faire s'il y avait, comme ils le croyaient certainement, une nouvelle attaque. Le résultat de leurs délibérations fut que toutes les armes à feu disponibles - trois revolvers et un fusil à double canon - furent mises en état d'alerte.



A 5 heures du matin, alors que le jour s'était levé et qu'un calme avait succédé au temps agité qui les avait accompagnés sans interruption pendant le voyage depuis Boston, le capitaine s'approcha légèrement de la petite fenêtre du rouf et, constatant que tous les hommes somnolaient, il trouva le subterfuge, bientôt accompli, de clouer la porte et de réduire ainsi les chances d'un assaut facile.

Les hommes ne firent aucune opposition, mais déclarèrent qu'ils ne se soumettraient pas au capitaine. Le capitaine et le steward étaient très inquiets de ce que les hommes allaient faire, car tout portait à croire qu'ils étaient déterminés à prolonger leur agitation. Le capitaine les informa à plusieurs reprises que s'ils ne se rendaient pas immédiatement et ne se laissaient pas mettre aux fers, il ferait feu sur eux.

A la fin, on eut recours au terrible expédient de tirer sur les hommes avec des revolvers. Les coups de feu se succèdent depuis la fenêtre et depuis un trou dans une autre partie du rouf. Les coups de feu se succèdent, et les hommes affirmaient toujours qu'ils ne céderaient pas. Ils ont tenu bon pendant toute la journée du mercredi, bien qu'ils aient tous été blessés. Le matin de jeudi, alors que 36 heures s'étaient écoulées depuis le début de la mutinerie, Miller, qui avait déjà reçu cinq blessures par balle à une jambe, s'est écrié depuis le pont, sur lequel il était tombé en pleine agonie : " Je suis prêt à abandonner, Monsieur ". La douleur de sa jambe à ce moment-là devait être atroce. Il avait reçu pas moins de sept blessures par balle, toutes graves. Cinq blessures à la jambe droite ; la sixième l'a transpercé au côté, et la septième à l'épaule. Il souffre d'une grande douleur. L'Anglais Clew a été touché par deux balles sous les côtes gauches, et le médecin (Russell) qui l'a examiné a déclaré qu'il pensait que son cas était très grave. L'homme s'est toutefois déclaré mieux qu'il ne l'avait été. L'Américain, Smith, avait été touché au poignet droit, et les balles avaient fortement effleuré son épaule gauche et deux doigts de sa main gauche. Pendant que les insubordonnés tenaient bon, le navire était à la merci des vents et des vagues. Plus tard, lorsque la perspective du calme a succédé aux nombreuses heures d'observation et de suspense, le capitaine, l'intendant, le Suédois et le garçon, qui était alors sorti de sa cachette, ont mis au point un système de gestion du navire qui, d'une certaine manière, a répondu, mais un travail effrayant a été imposé à chaque individu pendant une crise qui a duré près de sept jours. La femme du capitaine, avec le plus grand courage et le plus grand dévouement, prenait constamment le quart de son mari sur le pont, afin de lui permettre de temps en temps d'obtenir un peu de repos et de sommeil. Le 28, une barque norvégienne, à destination de Londres, s'est approchée du JEFFERSON BORDEN à l'entrée de la Manche, et un homme a été envoyé à bord de ce navire pour aider ceux qui étaient à bord de la goélette. Lorsque le navire a remonté le fleuve hier depuis le Nore, trois hommes supplémentaires ont été engagés pour aider le pilote à diriger le navire.

The Times, 7 mai 1875

THE MUTINY

Les mutins blessés ont été transportés hier du quai où repose la goélette JEFFERSON BORDEN jusqu'à l'hôpital de Londres, où, sous la direction du chirurgien de l'établissement, M. R. Ralph Liowellyn, ils ont été alités. Le marin américain Smith a marché agilement du rouf du JEFFERSON BORDEN jusqu'au fourgon qui a emporté les hommes. Le Russe-Finn (Miller) et le jeune Anglais (Clew) ont été ramenés à terre sur des civières portées par huit hommes. Le chirurgien de la maison, qui a examiné les blessures de chaque victime, est d'avis que Smith, qui a été touché aux deux bras, est en bonne voie de guérison. Clew est, craint-il, mortellement blessé. Les deux balles qui restent dans son abdomen

sont entrées si profondément qu'il semble impossible de les extraire. Le capitaine Patteron déclare que dès le début, il a cru que les blessures de Clew étaient très graves et qu'il lui a donné la meilleure nourriture du navire. Miller, qui a passé 18 ans dans la marine commerciale des États-Unis, se prononce favorablement. Malgré ses sept blessures par balle, il ne manifeste ni fièvre ni irritabilité. Sa jambe droite, cependant, qui a été touchée par cinq balles, est terriblement enflée, et les médecins craignent qu'elle doive être amputée. Les mandats visant à légaliser la remise des mutins à la garde du ministre des États-Unis seront probablement émis ce matin par Sir Tomas Henry, agissant selon les instructions du Foreign Office. Le capitaine, le marin, le garçon et le steward ont reçu l'ordre de se présenter au tribunal de police de Bow street à 11 heures. Ils seront alors, sans doute, appelés à faire des déclarations justifiant l'émission de ces mandats. Le navire reste à quai pendant environ trois semaines avant son départ pour la Nouvelle-Orléans. Il est douteux qu'aucun des hommes ne soit suffisamment rétabli d'ici là pour être amené devant un tribunal anglais.

The Times, May 8, 1875